

ROMY HAUSMANN

A lit candle in a dark holder, with a blurred face in the background. The candle is the central focus, with a bright flame. The background is a dark, moody blue with a blurred face, possibly a woman's, looking forward. The overall atmosphere is mysterious and somber.

Chère petite

roman traduit de l'allemand par Stéphanie Lux

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une cabane sans fenêtres au fond des bois. La vie de Lena et de ses deux enfants suit les règles édictées par le père : repas, passages aux toilettes, temps d'étude, tout est strictement programmé à heure fixe et méticuleusement respecté. L'oxygène est distribué par un "système de circulation", la nourriture exclusivement fournie par le père. Il protège sa famille des dangers du dehors et s'assure que ses enfants, conçus et nés en captivité, auront toujours une mère pour veiller sur eux.

Un jour, Lena parvient à s'échapper – mais le cauchemar continue. Il semble que son bourreau veuille à tout prix récupérer ce qui lui appartient... Alors vient la question de savoir si cette femme est réellement Lena, celle qui a disparu sans laisser de traces quatorze ans plus tôt.

Réflexion sur ce que l'amour peut nous faire faire de pire, incursion dans les territoires inquiétants du conditionnement et de la dépossession de soi, *Chère petite* est un thriller effarant qui ébranle les certitudes et coupe le souffle.

Romy Hausmann, née en ex-RDA en 1981, est devenue rédactrice en chef d'une chaîne de télévision à l'âge de vingt-quatre ans. C'est dans ce cadre qu'elle a rencontré des victimes de tous horizons, dont elle a raconté les histoires. Chère petite est son premier thriller.

ACTES SUD

CHÈRE PETITE

“Actes noirs”

Titre original :
Liebes Kind
Éditeur original :
dtv

© dtv Verlagsgesellschaft mbH & Co. KG, Munich, Allemagne 2019
Cet ouvrage est proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG.

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15010-5

ROMY HAUSMANN

Chère petite

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

Pour Caterina, évidemment.

Rien n'est plus triste que la mort d'une illusion.

Arthur Koestler

Étudiante (23 ans) portée disparue

Munich (LR) – La police de Munich est à la recherche de Lena Beck (23 ans), domiciliée dans le quartier de Haidhausen. Des témoins ont vu l'étudiante dans la nuit de mercredi à jeudi dans le quartier de Maxvorstadt, où elle s'est rendue à une soirée qu'elle a quittée vers 5 heures du matin. Elle a appelé une amie en rentrant chez

elle ; son téléphone est éteint depuis. Les recherches entreprises par la police ce vendredi dans la ville sont restées vaines. La dernière fois qu'elle a été vue, Lena Beck, 1,65 m, mince, cheveux blonds mi-longs, portait un haut argenté, un jean noir, des bottines noires et un manteau bleu marine.

Le premier jour, je perds la notion du temps, ma dignité et une molaire. En revanche, j'ai désormais deux enfants et un chat. J'ai oublié les noms, sauf celui du chat, Miss Tinky. J'ai un mari, aussi. Il est grand, brun, les cheveux courts, les yeux gris. Assise contre lui sur le canapé défoncé, je le regarde du coin de l'œil. Sous son étreinte, les blessures qui courent le long de mon dos semblent avoir chacune leur propre pulsation. Une coupure me brûle le front. De temps en temps, ma vue se brouille ou je vois des éclairs blancs. Alors je m'efforce seulement de respirer.

Difficile de dire si c'est vraiment le soir ou si c'est lui qui en a décidé ainsi. Les fenêtres sont murées par des plaques isolantes. Il fait le jour et la nuit. Comme Dieu. J'essaie de me persuader que le pire est passé, mais je me doute qu'on va bientôt se retrouver au lit, tous les deux. Les enfants sont déjà en pyjama. Celui du garçon est un peu trop petit, tandis que les manches de la petite fille lui tombent sur les poignets. À genoux par terre à quelques pas du canapé, ils tendent leurs paumes vers le reste de chaleur émanant du poêle à bois. Le feu n'est plus qu'un tas noir parcouru çà et là de veines de braise. Les voix aiguës des gamins, leur bavardage joyeux contrastent avec cette situation complètement aberrante. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Je les entends comme à travers un nuage d'ouate, tout en me demandant comment je vais m'y prendre pour tuer leur père.

LA NUIT DE L'ACCIDENT

Hannah

Au début, c'est facile. Je me tiens bien droite et je respire à fond. Je monte dans l'ambulance. Je dis aux messieurs en veste orange le nom de maman et que son groupe sanguin est AB-. Le groupe AB- est le plus rare des groupes sanguins. Il se caractérise par son absence d'anticorps contre les groupes sanguins A et B. Ça veut dire que maman peut recevoir du sang de tous les autres groupes sanguins. Je le sais, parce qu'on a vu les groupes sanguins en cours. Et parce que c'est écrit dans le gros livre. Je crois que j'ai fait tout ce qu'il fallait. Mais quand je pense à mon frère sans faire exprès, mon genou se met à trembler, le genou droit. Jonathan va sûrement avoir peur sans moi.

Concentre-toi, Hannah. Tu es une grande fille, maintenant.

Non, aujourd'hui je suis petite et bête. Il fait froid, il y a trop de lumière, et ce bip. Je demande d'où il vient, et un monsieur en veste orange me dit : "C'est le cœur de ta mère."

Mais le cœur de ma mère n'a encore jamais bipé.

Concentre-toi, Hannah.

La route est mauvaise, je ferme les yeux. Le cœur de ma mère bipe.

Elle a crié, il y a eu un grand choc. Si le cœur de ma mère arrête de biper, ce sera la dernière chose que j'aurai entendue d'elle, un cri, un choc. Et elle ne m'aura même pas dit bonne nuit.

L'ambulance fait un petit bond, puis s'arrête.

— On est arrivés, dit l'homme.

Il veut dire : à l'hôpital. Un hôpital est un établissement où on soigne par assistance médicale des maladies ou des blessures.

— Allez, petite, viens, dit l'homme.

Mes jambes marchent automatiquement et si vite que je n'arrive pas à compter mes pas. Je suis les hommes qui poussent bruyamment le brancard, passent une grande porte vitrée surmontée d'un panneau lumineux "Urgences" puis continuent dans un long couloir. Comme téléguidés, des infirmiers accourent de gauche et de droite et plein de voix nerveuses s'entremêlent.

— Tu ne peux pas entrer ici, me dit un gros monsieur en blouse verte en me poussant un peu de côté au moment où nous arrivons devant une deuxième grande porte au bout du long couloir. On va envoyer quelqu'un s'occuper de toi.

Son index vole vers une rangée de chaises contre le mur.

— Assieds-toi là, en attendant.

Je voudrais dire quelque chose, mais les mots ne sortent pas, et de toute façon le monsieur a déjà disparu de l'autre côté de la porte avec les autres infirmiers. Je compte les chaises le long du mur : sept. Il n'a pas dit sur quelle chaise je devais m'asseoir, le gros monsieur en blouse verte. Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à me ronger l'ongle du pouce.

Concentre-toi, Hannah. Tu es une grande fille, maintenant.

Assise sur la chaise du milieu, les genoux repliés, j'enlève les aiguilles de pin et les petits bouts d'écorce marron plantés dans le bas de ma robe. Je me suis vraiment salie ce soir. Je repense à Jonathan. Pauvre petit Jonathan qui est resté à la maison et doit tout nettoyer. Je l'imagine en train de pleurer parce qu'il ne sait pas comment nettoyer les taches sur le grand tapis du séjour. Je suis sûre qu'on a tout ce qu'il faut comme produits dans la réserve, mais papa a mis deux cadenas sur la porte. Une de nos nombreuses mesures de précaution. Il faut toujours être prudent.

— Bonjour.

Une voix de femme. Je bondis de ma chaise.

— Je m'appelle Ruth, je suis infirmière, me dit-elle avec un sourire, en prenant ma main pour la serrer dans la sienne.

Je lui dis que je m'appelle Hannah et que Hannah est un palindrome. Un palindrome est un mot que l'on peut lire à l'endroit comme à l'envers et qui est identique. Pour le lui prouver, je lui épelle mon nom de gauche à droite puis de droite à gauche. Ruth, qui sourit toujours, dit :

— Je vois.

Elle est plus vieille que maman, elle a déjà des cheveux gris et elle est un peu ronde. Elle porte une blouse jaune pâle et un gilet de plusieurs couleurs qui a l'air de tenir bien chaud, sur lequel est fixé un badge avec une tête de panda. "Be happy", dit le badge. C'est de l'anglais, ça veut dire "Sois heureux". Je sens un tressaillement aux coins de la bouche.

— Mais tu n'as pas de chaussures, ma petite, constate Ruth, et j'agite le gros orteil gauche par le trou de mon collant.

Dans un de ses bons jours, maman me l'a déjà raccommodé à cet endroit. Elle me gronderait sûrement si elle savait que je l'ai de nouveau abîmé.

Ruth sort un mouchoir de la poche de sa blouse parce qu'elle croit que je pleure. À cause du trou dans mon collant ou à cause de maman. Je ne lui dis pas que c'est juste la lumière trop vive des néons au plafond qui m'éblouit, je dis :

— Merci, c'est très aimable à vous.

Il faut toujours être poli. Il faut toujours dire s'il vous plaît et merci. Mon frère et moi, on dit toujours merci quand maman nous donne une barre énergétique, même si on déteste ça. Elles ne sont vraiment pas bonnes. Mais importantes, à cause des vitamines. Calcium, kalium, magnésium et vitamine B pour le métabolisme et la production du sang. On en mange trois par jour, sauf quand on n'en a plus en réserve. Quand ça arrive, on espère que papa rentrera bientôt et qu'il aura fait les courses en chemin.

Je prends le mouchoir, m'essuie les yeux et me mouche avec un bruit de trompette, puis je le rends à Ruth. Il ne faut pas garder ce qui ne nous appartient pas. Sinon c'est du vol. Ruth rit et range le mouchoir dans la poche de sa blouse.

Évidemment, je demande aussi des nouvelles de maman, mais Ruth dit juste :

— Elle est entre de bonnes mains.

Je sais que ce n'est pas vraiment une réponse, je ne suis pas stupide.

— Quand est-ce que je pourrai la voir ? je demande, mais elle ne répond pas.

Ruth déclare qu'elle m'emmène dans la salle de détente pour voir si une paire de mules pourrait m'aller. Les mules, c'est des sortes de pantoufles. Jonathan et moi aussi, on doit mettre des pantoufles à la maison, parce que le sol est toujours froid, mais le plus souvent, on oublie et on salit nos chaussettes. Alors maman nous gronde parce que ce n'est pas le jour de la lessive, et papa gronde maman parce qu'elle n'a pas bien nettoyé le sol. La propreté, c'est important.

La salle de détente est une grande pièce, au moins cinquante pas de la porte au mur d'en face. Au milieu, il y a trois tables, avec quatre chaises disposées autour. Trois fois quatre, douze. L'une des chaises est de travers. Sûrement quelqu'un qui n'a pas remis sa chaise en place quand il est parti. J'espère qu'il s'est fait disputer. Parce que l'ordre aussi, c'est important. Le mur gauche de la pièce est rempli par une armoire en métal avec plein de casiers qu'on peut fermer à clé, mais les petites clés sont presque toutes là, et des lits superposés, en métal aussi. En face, il y a deux grandes fenêtres, par lesquelles on voit la nuit. Noire et sans étoiles. À droite, un coin cuisine. Il y a même une bouilloire sur le plan de travail. Alors que ça peut être très dangereux, l'eau bouillante. La peau est brûlée dès quarante-cinq degrés. À partir de soixante degrés, les protéines coagulent dans les cellules de la peau, et elles meurent. Avec une bouilloire, on peut chauffer l'eau jusqu'à cent degrés. Nous aussi, on a une bouilloire à la maison, mais elle est sous clé.

— Tu peux t'asseoir, dit Ruth.

Trois fois quatre, douze. Douze chaises, il faut que je réfléchisse. Le noir sans étoiles derrière la vitre me déconcentre.

Concentre-toi, Hannah.

Ruth se dirige vers l'armoire, ouvre plusieurs casiers, les referme. Elle fait plusieurs fois "hmm", entre deux claquements de portes en métal. Puis elle jette un œil par-dessus son épaule, et répète :

— Vraiment, tu peux t'asseoir, ma petite.

Je commence par me dire que je devrais peut-être prendre la chaise qui est déjà de travers. Mais ce ne serait pas juste. Chacun doit ranger ses affaires. Prendre ses responsabilités. *Tu es une grande fille, Hannah.* J'acquiesce et plouffe discrètement, am stram gram. Reste une chaise d'où je peux voir la porte et que je remettrai bien à sa place contre la table quand Ruth me dira qu'il est temps de me lever.

— Ah, voilà, dit-elle avec un sourire.

Elle se tourne vers moi, une paire de mules en plastique rose à la main.

— Elles sont un peu grandes, mais c'est mieux que rien.

Elle pose les mules devant mes pieds, attend que je les glisse dedans.

— Écoute-moi, Hannah, dit-elle en ôtant son gilet. Ta maman n'avait pas de sac à main quand elle a eu son accident. Ce qui veut dire que nous n'avons pas trouvé sa carte d'identité, ni aucun autre papier.

Elle prend mon bras, le maintient tendu et enfile la manche de son gilet dessus.

— Nous n'avons aucun nom, aucune adresse. Et, malheureusement, personne à prévenir en cas d'accident.

— Elle s'appelle Lena, je dis, comme tout à l'heure dans l'ambulance.

Il faut toujours être serviable. Mon frère et moi, on aide toujours maman quand elle a les doigts qui tremblent. Ou quand elle oublie des choses, nos noms, par exemple ou l'heure d'aller aux toilettes. On l'accompagne dans la salle de bains pour ne pas qu'elle tombe des toilettes ou fasse d'autres bêtises.

Ruth est passée au deuxième bras. Le reste de chaleur du gilet se déploie agréablement sur mon dos.

— Je sais, dit-elle. Lena. Formidable. Une Lena sans nom de famille. Le secouriste l'a déjà noté.

Elle pousse un soupir et son haleine sent le dentifrice. Elle tire sur ma chaise, qui grince sur le sol, jusqu'à ce qu'elle puisse se mettre accroupie devant moi sans se cogner la tête contre le bord de la table. Ça peut être très dangereux, un bord de table. Maman s'est souvent cogné la tête contre le bord de la table quand elle avait une crise.

Ruth se met à boutonner le gilet. Mes doigts reportent sur mes cuisses le dessin de sa raie en zigzag. À droite, tout droit, à gauche, tout droit, puis encore à gauche, comme un éclair tordu. Ruth lève brusquement les yeux, comme si elle avait senti mon regard sur ses cheveux.

— Est-ce qu'on peut appeler quelqu'un, Hannah ? Ton papa, peut-être ? Tu connais votre numéro de téléphone par cœur ?
Je secoue la tête.

— Tu as bien un papa ?

J'acquiesce.

— Et il habite avec vous ? Avec toi et ta maman ?

J'acquiesce encore.

— Tu ne veux pas qu'on l'appelle ? Il faut bien qu'on lui dise que ta maman a eu un accident et que vous êtes ici à l'hôpital. Il va se faire du souci, si vous ne rentrez pas à la maison.

À droite, tout droit, à gauche, tout droit, puis encore à gauche, comme un éclair tordu.

— Dis-moi, Hannah, tu es déjà allée à l'hôpital ? Ou bien ta maman ? Peut-être même qu'elle est déjà venue dans cet hôpital-ci ? Parce qu'avec notre ordinateur super intelligent, on pourrait rechercher votre numéro de téléphone.

Je secoue la tête.

— En cas d'urgence, on peut désinfecter une plaie ouverte avec de l'urine ; l'urine a un effet antiseptique, coagulant et analgésique, point.

Ruth prend mes mains dans les siennes.

— Bon, tu sais quoi, Hannah ? Je vais nous préparer une tisane et on va discuter un peu toutes les deux. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Discuter ? De quoi ?

Hannah

Ah bon, elle veut que je lui parle de ma maman, mais là tout de suite rien ne me vient. Je pense juste au grand choc, quand la voiture a percuté maman, et quand j'ai rouvert les yeux elle était allongée sur le sol dur et froid dans la lumière des phares de la voiture, les jambes et les bras tout tordus. Sa peau était bien trop blanche et le sang qui sortait de toutes les petites coupures au visage, bien trop rouge. Carmin. Le verre des phares a volé en éclats en plein dans le visage de maman. Je me suis assise au bord de la route, j'ai fermé les yeux et cligné juste quelques fois en douce, jusqu'à ce que la lumière bleue de l'ambulance apparaisse dans la nuit.

Mais je n'ai pas besoin de raconter tout ça à Ruth. Elle sait bien que ma maman a eu un accident. Sinon elle ne serait pas là. Ruth me fixe. Je hausse les épaules et souffle sur ma tasse, un creux tremblotant à la surface de la tisane. Baie d'églantier, a dit Ruth, et que c'était la tisane préférée de sa fille quand elle était petite.

— Avec une grosse cuiller de miel. Un vrai bec sucré.

Bec sucré. Je ne crois pas que ça existe vraiment. Mais ça me plaît.

— Ma fille s'appelle Nina, dit Ruth. Comme Nina Simone, une célèbre chanteuse de jazz. *My baby don't care for shows*, se met-elle à chanter, pas très bien. *My baby don't care for clothes. My baby just cares for me.* Jamais entendu ?

Je secoue la tête.

— Ça ne m'étonne pas, dit-elle en riant. Ce n'est pas le genre de musique qu'on écoute à ton âge. Ou alors je chante vraiment mal. Bref, en tout cas, quand ma Nina était petite, comme toi, on allait presque tous les jours à l'aire de jeux, dès que le temps le permettait. Sinon, on restait à la maison et on faisait des puzzles, ou des biscuits. Mon Dieu, elle adorait manger la pâte crue. Elle en mangeait tellement que souvent, il en restait à peine assez pour la moitié d'une fournée.

Ruth rit encore une fois. Je crois qu'elle aime beaucoup sa fille.

— Nous aussi, on fait des puzzles, je dis. Mais pas de biscuits. Parce que ma maman est vraiment empotée parfois, alors il vaut mieux qu'elle ne touche pas au four.

Je mets la main devant la bouche. Il faut que j'arrête de dire que maman est empotée.

— Hannah ?

Il faut toujours respecter ses parents.

— Je crois qu'on devrait vraiment appeler ton papa tout de suite, dit Ruth. Réfléchis, peut-être que le numéro de téléphone de la maison va te revenir.

— On n'a pas le téléphone.

— Alors votre adresse, au moins ? Le nom de la rue où vous habitez ? Comme ça, on pourrait envoyer quelqu'un chercher ton père.

Je secoue la tête, très lentement. Ruth ne comprend pas.

— Il ne faut pas qu'on nous trouve, je murmure.

Lena

L'air juste après la pluie. Le premier et le dernier carré d'une tablette de chocolat, les meilleurs. Le parfum des freesias. L'album Low de David Bowie. Une saucisse au curry après une nuit blanche. Une nuit blanche. Le bourdonnement d'un gros bourdon. Tout ce que fait le soleil, qu'il se lève, se couche ou brille, tout simplement. Un ciel bleu. Un ciel gris. Un ciel noir. N'importe quel ciel. Ma mère qui lève les yeux au ciel quand elle vient à l'improviste et constate que la vaisselle n'est pas faite. La vieille balancelle qui grince dans le jardin de mes grands-parents, qui chante un peu faux quand on se balance. Les poids de nappe en forme de fraises ou de citrons, ridicules. Une brise d'été sur le visage, dans les cheveux. La mer, le bruit des vagues. Le sable blanc et fin entre les orteils...

— *Je t'aime, gémit-il en détachant son corps poisseux du mien.*

— *Moi aussi je t'aime, dis-je à voix basse en me recroquevilant sur moi-même comme une biche à l'agonie.*

— ... Fracture des deuxième à quatrième côtes gauches. Hématome sous-périosté...

Hannah

— Tu veux dire que tu ne veux pas me dire où vous habitez.

Ruth sourit, mais ce n'est pas un vrai sourire, plutôt une moitié, avec juste un coin de la bouche, le droit.

— Ma fille aussi adorait jouer à ce genre de jeux quand elle était petite.

— Nina, je dis, pour qu'elle voie que je l'ai écoutée, il faut toujours bien écouter. Le bec sucré.

— Exactement, le bec sucré, dit-elle avant de repousser sa tasse et de se pencher vers moi par-dessus la table. Et bien sûr, ça peut être drôle, de jouer à ce genre de jeux. Mais parfois, tu sais, Hannah, ce n'est pas le moment. Parce que la situation est grave. Quand quelqu'un a un accident et arrive à l'hôpital, il faut prévenir sa famille. C'est notre devoir.

J'essaie de ne pas cligner des yeux tandis qu'elle me fixe de son drôle d'air. Je veux que ce soit elle qui cligne des yeux en premier. Ça voudrait dire qu'elle a perdu.

— Parfois, quand quelqu'un est gravement blessé, comme ta maman, il faut prendre des décisions importantes.

La première qui cligne des yeux a perdu ; c'est la règle du jeu.

— Des décisions que la personne blessée ne peut pas prendre elle-même. Tu comprends, Hannah ?

Ruth a perdu.

— Bon, soupire-t-elle.

Je mets la main devant la bouche et mords ma lèvre inférieure pour ne pas qu'elle voie que je souris. Parce qu'il ne faut jamais se moquer, même de quelqu'un qui perd au concours de clignements.

— Je me disais juste qu'on pourrait discuter un peu avant que la police arrive.

La police est un organe exécutif de l'État. Sa mission est d'enquêter sur les actions illégales et répréhensibles. Parfois, elle vient aussi prendre les enfants à leurs parents. Ou les parents à leurs enfants.

— La police ?

— C'est normal. Il faut qu'on sache comment est arrivé cet accident qui a blessé ta maman. Tu sais déjà ce qu'est un délit de fuite, Hannah ?

— On parle de délit de fuite en cas de départ non autorisé d'un usager du lieu d'un accident de circulation qu'il a lui-même causé, point.

Ruth acquiesce.

— C'est un crime et la police doit enquêter.

— Alors le monsieur qui était là va avoir des ennuis ?

Ruth plisse les yeux.

— C'était donc un homme qui conduisait la voiture ? Pourquoi tu me demandes ça, Hannah ?

— Parce qu'il était gentil. Il s'est occupé de tout et il a appelé les secours. Il a dit que tout allait s'arranger. Et il m'a prêté une veste parce que j'avais froid en attendant l'ambulance. Il est parti juste quand l'ambulance arrivait. Je crois qu'il a eu aussi peur que maman et moi.

Je ne veux plus regarder Ruth dans les yeux.

— En plus, l'accident, c'était pas sa faute, je dis de ma voix de souris.

Papa a inventé la voix de souris pour les mauvais jours de maman, il pensait que ça l'énervait si on parlait trop fort. "Maman a besoin de calme, il répétait. Maman ne se sent pas très bien aujourd'hui."

— Comment ça, Hannah ?

On dirait que Ruth connaît la voix de souris elle aussi : elle parle exactement pareil.

— C'était la faute de qui, alors ?

Il faut que je réfléchisse à la manière de le dire.

Concentre-toi, Hannah. Tu es une grande fille.

— Ma maman a déjà fait des bêtises sans faire exprès.

Ruth a l'air surprise. On parle de surprise quand on entend ou qu'on voit quelque chose d'inattendu. Il y a les bonnes surprises, comme recevoir un cadeau alors que ce n'est pas notre anniversaire. Mon chat, Miss Tinky, c'était une bonne surprise. Ce jour-là, quand papa est rentré à la maison et m'a dit qu'il avait quelque chose pour moi, j'ai pensé à un nouveau livre ou à un jeu de société pour jouer avec Jonathan. Mais il

m'a montré Miss Tinky. Depuis elle m'appartient pour toujours, à moi toute seule.

Mais il y a aussi les mauvaises surprises. Maman qui part de la maison en courant en pleine nuit, c'était une très mauvaise surprise. Je préfère vite repenser à quelque chose d'agréable. À Miss Tinky et son pelage tout doux, tigré roux, qui devient tout chaud quand on est assises par terre devant le poêle, elle sur mes genoux, mes mains qui la caressent, mon nez froid qui s'enfonce dans son cou tout chaud, ses jolies petites pattes.

— Hannah ?

Je ne veux pas. Je veux penser à Miss Tinky.

— Est-ce que tu as des problèmes à la maison, Hannah ?

Maman n'aime pas trop Miss Tinky. Elle lui a même donné un coup de pied, un jour.

— Des problèmes avec ta maman, peut-être ?

Elle est vraiment empotée, même si papa n'est pas d'accord. Elle n'arrive même pas à allumer le poêle sans lui.

— Hannah ?

Une fois, il a fait froid dans la maison pendant plus d'une semaine, on était tellement frigorifiés qu'on était tout le temps épuisés. Mais bon, c'est ma maman. Et quand je pense à elle, je sais que je l'aime. L'amour, c'est un peu comme le bonheur. C'est un sentiment très chaud qui fait rire, comme ça, même quand personne n'a raconté de blague. Comme Ruth qui rit quand elle parle de Nina. Le bec sucré.

— Hannah, parle-moi !

— Je veux pas que la police emmène ma maman ! je crie de ma voix de lionne.

Hannah

Parfois, on joue à un jeu, mon frère et moi. Ça s'appelle "C'est comment ?". Ça fait longtemps qu'on y joue. Je ne me rappelle plus vraiment depuis quand, depuis que maman nous a parlé pour la première fois de "bonheur", je crois.

"Le bonheur est un hasard particulièrement heureux, un alignement favorable du destin, point." J'avais lu à haute voix ce

qu'en disait le gros livre qui sait toujours tout. Jonathan avait acquiescé, comme d'habitude quand je lis une définition. Mais ensuite il avait plissé les yeux et demandé ce que ça voulait dire, exactement. Je lui ai dit qu'il n'était qu'un idiot et qu'il n'avait pas bien écouté. Il faut toujours bien écouter. C'est impoli de ne pas écouter. Mais je lui ai quand même relu l'article, après tout, idiot ou non, Jonathan est mon frère. "Le bonheur est un hasard particulièrement heureux, un alignement favorable du destin". Puis j'ai répété "Point" lentement, distinctement, pour qu'il comprenne que c'était la fin de l'article.

Mais Jonathan, qui faisait toujours ses yeux plissés, m'a dit : "Idiotte toi-même, j'avais compris. Je veux dire : c'est comment, qu'est-ce que ça fait dans le corps, tu vois."

Alors on a demandé à maman "C'est comment, le bonheur ?", et elle nous a pris dans ses bras et elle a dit : "Comme ça."

"C'est chaud", a constaté Jonathan, estimant que maman avait un peu de température. J'ai enfoncé mon nez dans le creux entre son cou et son épaule. Elle sentait les champs. Le bonheur, c'est chaud, un peu fiévreux, ça a un parfum et une pulsation comme la trotteuse de l'horloge de la cuisine.

Jonathan et moi, on s'est aussi demandé comment c'est, une frayeur. "Une frayeur, c'est comme une giflé", a proposé Jonathan.

"Qui arrive par surprise", j'ai ajouté.

Et on avait raison. La frayeur, c'est exactement ça. Et elle se voit parfaitement sur un visage. Les yeux agrandis par la surprise et les joues écarlates, comme giflées par une main dure et invisible.

Voilà à quoi ressemble Ruth en ce moment même. Je lui ai crié dessus avec ma voix de lionne. "Je veux pas que la police emmène ma maman !" j'ai crié.

— Hannah.

La voix de Ruth grince un peu. Sûrement à cause de la frayeur. Je me dis qu'il faut que je raconte ça à Jonathan, il faut qu'on retienne que frayeur = giflé + surprise + voix qui grince. Puis je me rappelle qu'il doit être en train d'essayer de nettoyer le tapis, et ce que Ruth vient de me dire : que la police arrive. Et maintenant je suis triste, avec des larmes.

La tristesse n'est pas un sentiment agréable. Je l'imagine comme un petit animal avec plein de petites dents pointues que tout le monde a dans le corps. La plupart du temps, il dort, mais parfois il se réveille et il a faim. Et on le sent vraiment quand il vous ronge le cœur. Ça ne fait pas terriblement mal, mal à crier, mais ça rend un peu faible, alors on a envie de se reposer. Ruth a sans doute remarqué que je me sens un peu faible justement, et elle en oublie sa frayeur. Sa chaise crisse sur le sol quand elle se lève, puis elle fait le tour de la table et presse ma tête contre sa grosse poitrine douce.

— Je sais, ça fait un peu beaucoup pour une si petite personne. Mais il ne faut pas avoir peur, Hannah. Personne ne veut te faire du mal ou faire du mal à ta maman. Il arrive parfois qu'une famille ait besoin d'aide et qu'elle ne s'en rende pas compte.

Sa main chaude fait une cavité contre mon oreille, j'entends le bruit de la mer, je ferme les yeux.

“On dit qu'il faut tenir un coquillage contre son oreille pour entendre la mer, nous a expliqué maman un jour, il y a longtemps. Mais en fait, ça marche avec n'importe quel corps creux qu'on porte à son oreille. Une boîte de conserve, ou sa main, tout simplement.”

“Mais comment est-ce que la mer fait pour entrer ?” j'ai voulu savoir.

“Eh bien, en réalité, le bruit que tu entends, c'est celui de ton propre sang qui circule dans ton corps. Mais c'est plus joli quand on s'imagine que c'est la mer, pas vrai ?”

J'ai hoché la tête et lui ai demandé ce que c'était, une boîte de conserve. J'étais encore toute petite et je ne savais pas qu'une boîte de conserve, ça peut être très dangereux. Qu'elle est en métal et que les arêtes du couvercle, quand on le découpe avec un ouvre-boîte, sont tellement vives qu'on peut se blesser gravement, ou blesser gravement quelqu'un avec.

Ruth ôte sa main de mon oreille, la mer disparaît.

— Est-ce qu'il se peut que vous ayez besoin d'aide à la maison, Hannah ?

Elle se met accroupie à côté de ma chaise, prend mes mains, que j'ai posées sur mes genoux, dans les siennes.

— Non, je dis. On sait comment tout fonctionne. On a tout un tas de règles. C'est juste que maman les oublie parfois. Heureusement qu'elle nous a pour les lui rappeler.

— Mais elle fait quand même des bêtises ? C'est ce que tu as dit tout à l'heure, non ? Que parfois, sans faire exprès, elle fait des bêtises.

Je me penche en avant et mets mes mains en entonnoir à secrets. L'entonnoir à secrets, c'est Jonathan et moi qui l'avons inventé, mais on n'a pas le droit de l'utiliser quand papa est à la maison. Ruth tourne la tête pour que je puisse mettre l'entonnoir à secrets contre son oreille.

— Sans faire exprès, elle a voulu tuer notre papa, je murmure.

La tête de Ruth se tourne d'un coup vers moi. La frayeur, je le vois bien. Je secoue la tête, prends son visage dans mes mains et le remets en position pour l'entonnoir à secrets.

— Pas besoin de le dire à la police. Jonathan s'occupe des taches sur le tapis.

Lena

Il dit qu'il en veut trois, et commence à couper un oignon. Il l'écorche le plus calmement du monde, le bruit est celui d'un sparadrap qu'on arrache sur la peau. Ça me fait mal. Debout à côté de lui dans la cuisine, je fixe le couteau dans sa main. Un couteau avec une petite lame fine, crantée. Suffisamment aiguisée.

— Lena, tu m'écoutes ?

— Bien sûr, répond cette femme que je commence à haïr de toute mon âme.

Il obtient tout ce qu'il veut d'elle, et il ne se gêne pas, il s'est déjà copieusement servi. De son corps, de sa fierté, de sa dignité. Et malgré tout, elle lui sourit. Cette femme me rend malade.

— Tu en veux trois.

— J'en ai toujours voulu trois. Et toi ?

Elle aussi en a toujours voulu trois. Moi je n'en ai jamais voulu, mais mon avis ne compte pas. Certains jours, j'espère parvenir à m'habituer. D'autres, je sais qu'il ne faut surtout pas que ça arrive. Je rassemble mes dernières réserves, les minuscules débris

d'une volonté brisée, les souvenirs, les raisons, et je les cache en lieu sûr. Comme un écureuil qui enterre ses réserves pour l'hiver. Il ne me reste plus qu'à espérer que personne, ni lui ni la femme faible, ne découvre jamais ma cachette. Ce lieu secret où il y a un ciel et des poids à nappe ridicules.

— *Tu veux un verre de vin ?*

Il pose son couteau, avec lequel il vient de couper son oignon en quartiers, à côté de la planche en bois, se tourne vers moi. Le couteau, là, sur la table. Une quinzaine de centimètres à peine, un geste. Je me force à cesser de le regarder. À me tourner vers lui, le sourire idiot de la femme faible aux lèvres.

— *Oui, je veux bien.*

— *Formidable, dit-il, souriant lui aussi.*

Il fait un pas vers la table où se trouvent toujours les deux sacs en papier brun des courses, pas encore déballées.

— *Rouge ou blanc ? J'ai pris les deux, je ne savais pas ce que tu préférerais avec les spaghettis.*

Comme il se tient, là, penché au-dessus des courses, me tournant à moitié le dos, la main droite déjà plongée dans un des sacs. Et le couteau à côté de la planche, une quinzaine de centimètres, un seul geste. Maintenant ! me crient les voix intérieures.

— *Lena ?*

Le bruit du papier quand il sort la première bouteille du sac. Maintenant !

— *Plutôt rouge, alors, si j'ai le choix.*

— *Oui, je préfère le rouge, moi aussi.*

Il se retourne, la bouteille à la main, satisfait. La femme faible se cramponne au plan de travail. Un de ses doigts tressaille, pathétique, comme pour attraper le couteau. Entre eux, quelques centimètres à peine et toujours la même impossibilité. Il me fait la cuisine. Nous mangeons ensemble, trinquant avec notre verre de vin rouge, espérant que je serai bientôt enceinte. Il veut trois enfants. Nous serons une famille très heureuse.

— *Fibrillation auriculaire !*

Hannah

Ruth est sortie de la pièce, en se dépêchant tellement qu'elle a même trébuché. Elle m'a dit de rester bien assise et de l'attendre, alors je ne bouge pas. Il faut toujours faire ce que disent les adultes, même quand on est intelligente comme moi. J'aimerais bien mesurer la pièce, mais je dois rester assise, alors je me mets tout simplement à compter. J'aime bien compter quand je ne dois pas bouger et que je ne trouve rien à quoi réfléchir. Ça passe le temps. Mon frère fredonne toujours une chanson quand il s'ennuie, mais c'est encore plus ennuyeux, je trouve, parce que c'est toujours la même chanson. Ce qui est intéressant, quand on compte, c'est qu'on ne sait jamais jusqu'à quel chiffre on arrivera avant que le temps soit écoulé.

Quand Ruth revient, j'ai compté jusqu'à 1 128 et j'en oublie presque de me lever. Il faut toujours se lever quand la porte s'ouvre, et montrer ses mains. On doit avoir les ongles propres et ne rien cacher dans sa main qui pourrait servir à se blesser ou à blesser quelqu'un. Mais Ruth ne regarde pas vraiment, elle me dit juste de me rasseoir. Elle a apporté un bloc à des- sins et des crayons de couleur tout pointus et elle dit :

— J'ai une bonne idée, Hannah.

Ah bon, elle veut que je fasse un dessin. Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment une bonne idée. Les crayons ont de belles couleurs, c'est vrai. Rouge et jaune et bleu et noir et violet et orange et rose et brun et vert. Mais les mines sont vraiment très pointues. Je prends le rayon rouge, passe doucement mon pouce sur la mine : oui, vraiment pointue. À la maison, on dessine aussi, mais avec des crayons gras. On écrit avec des crayons gras, aussi.

— Pourquoi est-ce que je dois faire un dessin ?

Ruth hausse les épaules.

— Eh bien, premièrement, ça nous fera passer le temps jusqu'à ce que tu puisses voir ta maman, et deuxièmement, si la police arrive et veut nous poser des questions idiotes, on pourra dire qu'on est très occupées. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je dois dessiner quoi ?

Ruth hausse les épaules une nouvelle fois.

— Eh bien, tu peux peut-être dessiner ce que tu as fait aujourd'hui avant d'arriver ici avec ta maman.

J'ai commencé à mordiller le bout du crayon sans m'en rendre compte. Maintenant des copeaux de bois minuscules sont collés sur ma langue. Je lèche le dos de ma main pour m'en débarrasser.

— Non, je dis. J'ai une meilleure idée. Je vais faire un dessin pour ma maman. Comme ça, je pourrai lui donner tout à l'heure.

— OK, c'est bien. Et tu as déjà une idée de ce que tu vas lui dessiner ?

— Oui, peut-être. Quelque chose qui la rendra joyeuse, je le sais.

Ruth est curieuse de voir ça. Elle me le dit, et ça se voit sur son visage. Ses yeux sont tout ronds et ses sourcils tellement hauts que son front fait des plis. Je repose le crayon rouge, prends le bleu. Je le pose prudemment sur la feuille. Ça peut être très dangereux, une mine pointue. Je commence par dessiner le visage de ma maman. Ruth me demande pourquoi en bleu. Je fais claquer ma langue, lève les yeux au ciel. On dirait que parfois, Ruth est aussi idiote que mon frère.

— Ben parce que j'ai pas de crayon blanc. Et que de toute façon, le crayon blanc, on ne le verrait pas sur le papier, je lui explique.

Ensuite, je dessine le corps de maman, dans une belle robe longue, bleue aussi, même si elle devrait être blanche, puis ses beaux cheveux en jaune et ensuite, les arbres noirs, avec des branches comme des doigts de monstres nouveaux qui essaient d'attraper ma maman.

— Ça a l'air dangereux, Hannah, dit Ruth. Décris-moi un peu ton dessin.

— Alors, c'est l'histoire de ma maman et de mon papa, de comment ils sont tombés amoureux. Ma maman était dans la forêt en pleine nuit. Vous voyez comme la lune fait scintiller ses cheveux ?

— Oui, elle est vraiment très jolie, Hannah. Elle était seule dans la forêt ?

— Oui, et elle avait terriblement peur, c'est pour ça que sa bouche ne sourit pas, vous voyez ?

— De quoi est-ce qu'elle avait si peur ?

— Elle s'était perdue. Mais c'est là...

Je dessine mon papa qui sort de derrière un arbre.

— Là que mon papa arrive et la trouve. C'est le meilleur moment de l'histoire. Il arrive, comme surgi de nulle part, et il la sauve.

Je rectifie la bouche de ma maman pour la faire rire. Je lui fais un tout grand sourire, comme une belle grosse banane rouge.

— Et ils tombent tout de suite amoureux.

Contente de moi, je pose à côté de ma feuille le crayon rouge, avec lequel je viens de dessiner plusieurs cœurs. Le cœur rouge est un symbole de l'amour. J'ai dessiné six cœurs rouges, pour encore plus d'amour.

— Eh bien, s'étonne Ruth. On dirait presque un conte de fées.

— Non. Ce n'est pas un conte de fées, c'est une histoire vraie. Exactement comme ma maman la raconte toujours. Si c'était un conte de fées, elle devrait commencer par "Il était une fois". "Il était une fois" est la formule d'usage qui introduit les contes et les légendes. Je lui demande souvent de me raconter son histoire, surtout quand je vois qu'elle est triste. Elle a toujours un beau sourire quand elle me la raconte.

Pour preuve, je montre la grosse bouche en banane rouge de maman.

Ruth se penche un peu plus au-dessus de la table.

— Et ton papa, qu'est-ce qu'il tient dans la main ?

— Un foulard, parce qu'il va lui bander les yeux, pour lui faire une surprise. Il ne faut pas qu'elle sache où ils vont aller.

— Et où est-ce qu'ils vont aller, Hannah ?

— Ben, à la maison, je dis. Dans la cabane.

Lena

Sois reconnaissante.

Tu es bénie de Dieu.

Tu as une belle maison.

Tu as une famille.

Tu as tout ce que tu as toujours souhaité.

La voix dans ma tête ne fait qu'égratigner la surface. Une brûlure à l'estomac, un vide. Le vide ne peut pas brûler. Et comment, qu'il peut brûler, ce vide. Mes mâchoires crispées par l'effort tandis que j'essaie d'ouvrir de mes doigts tremblants le couvercle de la boîte de cacao. Il est coincé. Il est coincé, putain. Je sens la sueur qui s'accumule à la naissance des cheveux, la brûlure de ma cicatrice. Sur le plan de travail, deux tasses sont prêtes à côté de la brique de lait, une rouge et une bleue, à pois blancs toutes les deux, incassables, en mélamine. Les enfants doivent petit-déjeuner. Maintenant. À sept heures et demie, petit-déjeuner. Qu'est-ce qu'il y a de si difficile à comprendre, là-dedans ? Les enfants ont besoin d'un quotidien structuré. Les enfants ont besoin d'un petit-déjeuner équilibré.

Tu es vraiment une mauvaise mère, Lena.

Tu es vraiment un monstre.

Dans mon dos, je les entends faire les fous – Moins fort, les enfants ! La cuisine, le coin repas et le salon ne sont qu'une seule pièce. Leur vacarme fuse d'un coin à l'autre comme une balle rebondissante tandis qu'ils se poursuivent dans la pièce – Allez, calmez-vous ! Régulièrement, l'un des deux saute par-dessus l'accoudoir du canapé et se laisse retomber sur le coussin, un bruit comme un profond soupir, qui revient – J'ai dit : arrêtez ! Mon crâne semble prêt à exploser, la pression dans ma tête devient insupportable. Le couvercle est coincé. Ce putain de couvercle est coincé.

— Maman ?

Je sursaute. Ma fille apparaît à côté de moi, tend un menton curieux au-dessus du plan de travail. Comme elle est petite. Une minuscule petite fille toute frêle aux fines boucles blondes, à la peau diaphane. Un petit ange. Mais pas comme les chérubins potelés aux joues rouges que collectionne ma mère sous forme de porcelaines sur la console du séjour. Plutôt un ange avec une petite anomalie. Le prototype presque réussi, mais pas tout à fait.

— Hannah, dis-je.

Il n'y a rien d'affectueux dans ma voix, c'est juste un constat.